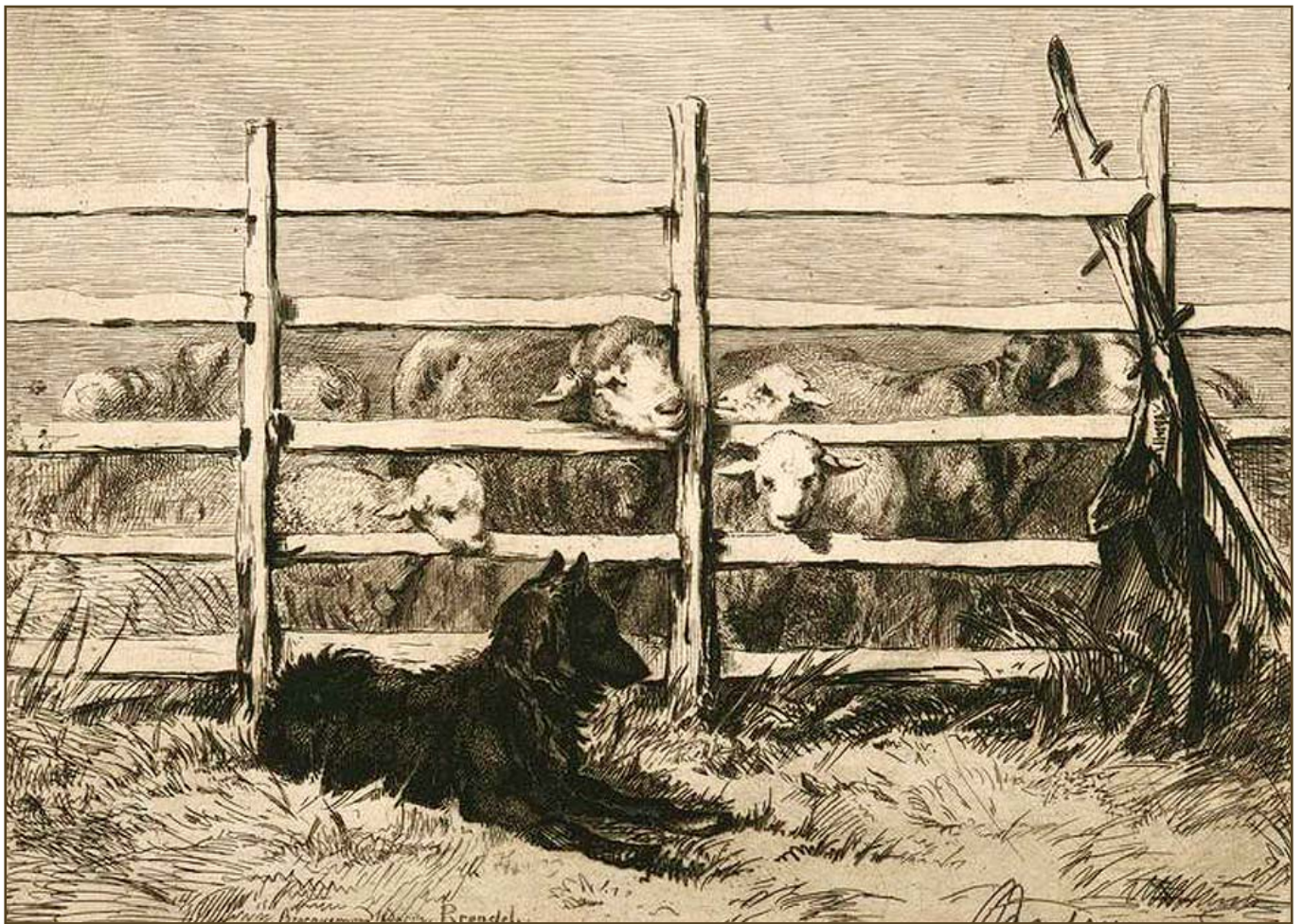


**INSTRUCTION
SUR LE PARCAGE DES MOUTONS
OU MOYEN D'ENGRAISSER
LES CAMPAGNES
EN FAISANT COUCHER LES MOUTONS
DANS LES CHAMPS**



par **J. M. CALÈS**
Docteur en médecine

LIÈGE
Imprimerie de Lignac, Rue Souverain-Pont

1825



Bergère et ses moutons dans la bergerie selon le peintre Balignat.

Petit livret remis en page en novembre 2012 par et pour le site eglise-romane-tohogne.be

Illustrations trouvées de bric et de broc pour agrémenter cette réédition.



DU PARCAGE

Cette opération agricole peut avoir deux but différents ; quelquefois, on ne se propose que de rassembler les animaux dans une enceinte qui les mette à l'abri des accidents qu'ils pourraient courir pendant la nuit : c'est ce qu'on pratique sur les montagnes, où l'on fait pâturer les troupeaux une partie de l'année ; dans ces lieux, les bergeries et les étables manquent et l'abondance des animaux carnassiers les exposerait à être dévorés, sans cette précaution.

Le second but du parcage est l'engrais des terres, opération essentielle, j'oserais dire indispensable, sans laquelle il est impossible à un agriculteur d'engraisser suffisamment son terrain pour le disposer à produire d'abondantes récoltes.

C'est de ce dernier parcage que nous allons nous occuper.

Nous prouverons d'abord qu'il est utile et indispensable ;

2° Nous répondrons à quelques objections que les préjugés, toujours prompts à s'opposer au bien, ne manqueront pas de faire ;

3° Nous décrirons les outils nécessaires à cette opération ;

4° Nous donnerons la manière de pratiquer le parcage.

DE L'UTILITÉ DU PARCAGE

Tous les auteurs attestent combien l'engrais des terres est utile et indispensable ; tous les cultivateurs intelligents apportent les plus grands soins pour multiplier les fumiers ; les litières et les excréments des animaux, le débris des végétaux, ceux des cornes, des os, les vidanges des latrines, les décombres des bâtiments, les immondices des villes, tout est mis à contribution pour augmenter les engrais, et cela ne suffit pas.

Parlez à un habitant des Ardennes, il vous dira que la plupart des terres abandonnées qui entourent son habitation seraient productives, si on avait une quantité de fumier suffisante pour les engraisser.

Hé bien ! le parcage qui ne coûte rien, qui contribue à la santé des animaux ; est un moyen sûr et certain d'avoir des engrais en abondance.

Supposons une ferme de cent bonniers divisée en trois soles ; il y aura trente-trois bonniers par sole qui exigeront vingt voitures de fumier par bonnier, ce qui fera six cent

soixante voitures ; ajoutez ce qu'exigeront le jardin, le légumier, les pommes de terre, les prairies, et on verra aisément que les chevaux et les vaches, que la quantité de paille qu'on récolte, sont incapables de fournir une telle quantité de fumier.

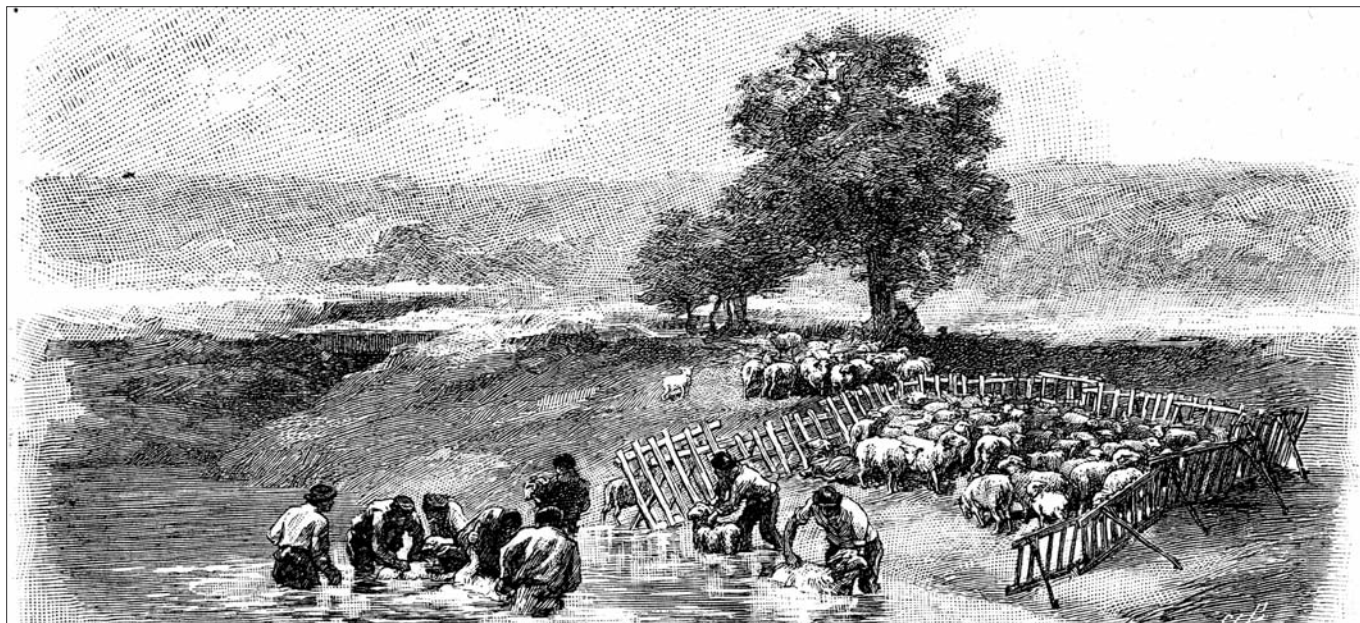
Je placerai ici une observation que chacun peut vérifier, ou mieux, que chacun fait tous les jours sans aucun profit ; qu'on examine l'état d'une plaine, à partir d'une grande ville, et qu'on apprécie les productions de cette même plaine, on les verra décroître sensiblement à mesure que les engrais, fournis en abondance par la ville, se répandant dans les campagnes environnantes, en augmentent la fertilité ; mais que du moment où les champs s'éloignent de cette source fécondante, la végétation diminue par faute d'engrais.

Le parcage remédie à cet inconvénient ; en engraisant une grande partie de la sole, il rend les fumiers suffisants pour la partie qu'on ne peut parquer.

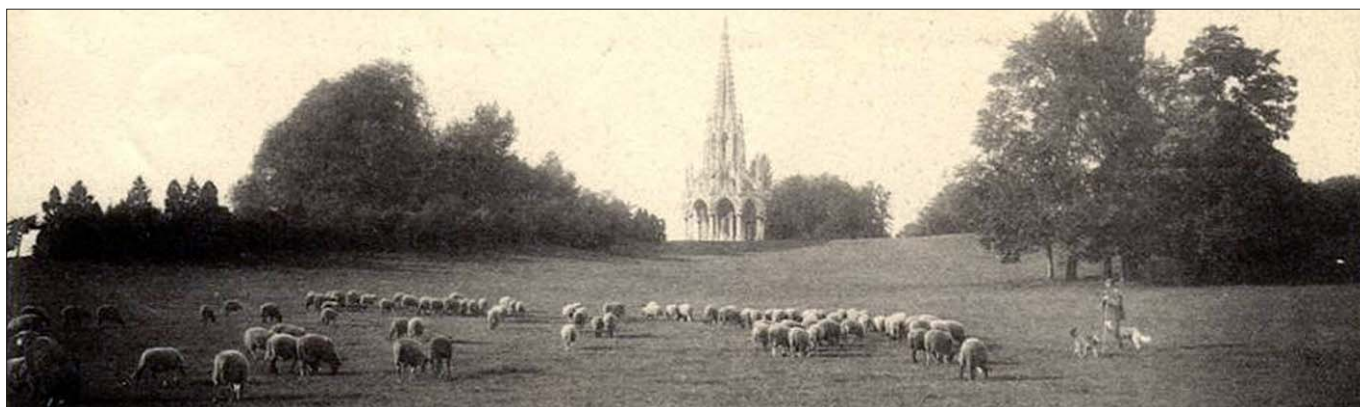
Un aperçu général va prouver ce que nous avançons. Supposons que sur une ferme de cent bonniers on nourrisse, au moins pendant le temps du parcage (qui dure depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre), supposons, dis-je, qu'on nourrisse quatre cents moutons ; on parquera facilement avec un pareil troupeau dix-huit bonniers de terre, il ne restera plus que quinze bonniers à engraisser ; on doit sentir combien l'engrais devient facile dans cette hypothèse.

Dans les pays où le parc est en usage, les fermiers en sentent tellement l'importance, qu'ils achètent, en été, une quantité de moutons suffisante pour compléter leur troupeau, lorsqu'ils le jugent insuffisant pour cette opération, et, ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de faire de nouvelles acquisitions, louent des moutons à des conditions très onéreuses ; ils nourrissent et soignent ces animaux, répondent de leur vie et paient 1 fr. 50 c. par tête pour obtenir l'engrais qu'ils donnent en parquant.

Ajoutez à ces avantages l'économie qu'il y a en engraisant plus de la moitié de sa sole par ce moyen ; on n'est pas obligé de faire charrier une immense quantité de fumier ; on peut disposer pour le labour, des hommes et des chevaux qui seraient occupés à ces charrois pendant plusieurs mois ; on épargne ses voitures ; on n'a pas à payer et à nourrir les chargeurs ni les étendeurs du fumier ; enfin tout, dans cette opération, est lucratif, commode et économique.



Avant la tonte, lavage de la troupe b lante dans un cours d'eau (« La vie rustique » d'Andr  Theuri ).



Moutons dans le parc de Laeken (anc. carte postale).



Moutons, barri res mobiles du parc et maison roulante du berger (A. Theuri ).



  Parcage des moutons « moderne ».



Le parcage n'offre pas seulement l'avantage d'engraisser les terres par les crottins, les urines et le suint des moutons; les pieds de ces animaux, armés chacun de deux ongles très pointus, divisent les glèbes des terres fortes, écrasent et font périr les racines des herbes nuisibles, tandis qu'ils tassent les terres légères et sablonneuses, leur donnent du corps et empêchent, par ce moyen, qu'elles ne soient desséchées par les ardeurs du soleil.

DES PRÉJUGÉS QU'ON A CONTRE LE PARCAGE DANS LES PAYS OÙ IL N'EST PAS CONNU

La méthode la plus avantageuse, celle dont l'utilité est le mieux constatée par l'expérience, est déjà discréditée quand on la propose dans un pays où elle n'est point en usage, par cela seul qu'elle y est nouvelle.

Personne ne veut se donner la peine de mettre la main à l'œuvre, d'éprouver, ne fût-ce qu'en petit, si elle offre des avantages. Les uns crient à l'innovation, et ce mot est puissant chez le vulgaire; d'autres cherchent des raisons, sinon vraies du moins spécieuses, pour combattre celui qui veut introduire de nouvelles connaissances! On dirait que certaines gens ne sont nés que pour appuyer les erreurs, maintenir les préjugés et s'opposer de toutes leurs forces au bien de leur patrie. Je m'attends que le parcage éprouvera des contradictions dans ce pays, je vais tâcher de prévenir les principales objections et de les renverser par des faits tirés de l'expérience.

La première qu'on pourra faire, c'est que le pays est trop froid et trop humide.

On parque sans inconvénients dans des pays plus froids et aussi humides que les Pays-Bas; j'excepte la Hollande, où les terres étant en grande partie basses et inondées, ne sont pas propres à nourrir des troupeaux.

La partie de la France qui porte le nom de *Beauce*, ainsi que la *Brie*, ne sont pas plus chaudes que la province de Liège; ces plaines sans abris, qui dans une grande étendue ne présentent qu'une surface plate, sans fossés, sans tertres, sans haies et sans bois, sont exposées aux vents du nord, qui les rendent très souvent froides, même pendant l'été, et cependant les moutons ne s'y portent jamais mieux que dans le temps du parcage.

Jetez un coup d'œil sur ce qui se passe dans les montagnes; aussitôt que les premières chaleurs ont fondu les neiges des basses montagnes, que l'herbe offre un aliment suffisant aux troupeaux, ils abandonnent leurs bergeries et on les conduit sur ces montagnes où ils restent jusqu'à ce que les neiges permanentes, qui tombent à l'approche des hivers, les obligent de les abandonner.

Je dis les neiges permanentes, car il en tombe souvent pendant le printemps et pendant l'été, sans qu'on songe à retirer les troupeaux et sans qu'ils en soient incommodés.

Pour se faire une idée juste de ce climat, qu'on se figure des montagnes, coupées par de nombreuses vallées, où il règne une fraîcheur perpétuelle, parce que le soleil n'y pénètre jamais ou très rarement; des ruisseaux fréquents et d'une fraîcheur morfondante, coulent dans leurs fonds et serpentent sur leurs flancs; des bois touffus, des broussailles encore plus épaisses, les couvrent en partie; une chaîne de rochers élevés jusqu'aux nues, séjour des glaces et des neiges perpétuelles, leurs dérobent l'influence du soleil et les couvrent d'une ombre éternelle; quelquefois dans les

plus longs jours, le soleil s'y montre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi; quelquefois, les chaleurs y sont brûlantes et la nuit qui suit devient tout à coup glaciale. Quel est le climat qui peut offrir des vicissitudes aussi fortement et aussi promptement contrastées? Quel est le pays qui semblera moins propre à exposer les animaux à passer la nuit en plein air? Cependant la chose a lieu et a lieu sans inconvénients, tant il est vrai que la raison de l'homme est souvent anéantie par l'expérience, mère de tous les arts et souverain guide de l'agriculteur.

C'est ici le lieu de rapporter une expérience curieuse et décisive de M. Daubenton; elle fut faite dans un autre but que celui dans lequel nous allons la diriger, mais elle prouve combien le mouton craint peu l'influence du froid.

On avait autrefois le préjugé que les bergeries ne pouvaient être trop chaudes, de sorte que les animaux y étaient entassés dans un air étouffant, qui leur donnait beaucoup de maladies et qui fréquemment entraînait leur perte.

Des fermiers étaient journellement ruinés par ce désastre et n'osaient entretenir de nombreux troupeaux. De là le proverbe : *Qui voudra voir son bien aller et venir doit le mettre en mouches et en brebis*. Le judicieux M. Daubenton attribua ces désastres aux bergeries trop échauffées; il cria, mais en vain, contre cette pernicieuse méthode; il ne fut point écouté.

Persuadé de la vérité de ce qu'il avançait, il résolut de tenter une expérience qui mit hors de doute ses assertions.

Il fit construire à Montbard, qui n'est point un pays chaud, une bergerie, ou mieux un parc, entouré de quatre murailles, sans toiture et sans abris. Son troupeau a, pendant vingt-cinq ans, passé l'hiver dans cette enceinte glaciale et s'est toujours bien porté, tandis que la gale, le claveau, les coups de sang détruisaient journellement ceux de ses voisins.

D'après ces faits, quel est l'homme raisonnable qui pourra douter qu'il peut sans inconvénient exposer son troupeau à passer la nuit en plein champ, dans un pays ouvert, et par conséquent sain, et dans une saison où l'homme même cherche à tempérer par la fraîcheur des nuits les ardeurs du jour qui ont fait bouillonner son sang et abattu le ton de ses solides.

Les Espagnols, qui autrefois étaient seuls en possession de nous fournir de laines fines, n'enferment jamais leurs moutons; pendant l'été, ils les font pâturer sur les montagnes; l'hiver, ils descendent dans les plaines, mais ils n'ont d'autre abri que les genêts et les bruyères qui couvrent tristement leurs vastes plaines incultes.

Qu'on ne m'objecte pas que l'Espagne est un pays chaud; ceux qui l'auront habitée ou parcourue peuvent attester qu'elle réunit le contraste de la plus grande chaleur au froid le plus piquant; d'ailleurs l'hiver est froid partout où il règne, et du moment où les plaines s'échauffent, les troupeaux les abandonnent pour regagner les montagnes, de sorte qu'ils habitent dans une température perpétuellement froide, et cependant ils se portent bien.

Si après avoir lu des expériences aussi décisives que celles que nous venons de rapporter, et que chacun peut répéter à volonté, il se trouvait encore quelque agriculteur qui craignît d'enrhumer son troupeau en le faisant coucher

à la *belle étoile*, nous rapporterons pour le rassurer une expérience qu'on a faite pendant nombre d'années à la ferme de Rambouillet, et qu'infailiblement on continue encore.

Bon nombre de moutons et de brebis ont été séquestrés sans une île du parc du château; ils y ont vécu hiver et été sans autre abri que quelques arbres; et sans autres soins que de leur fournir les aliments nécessaires lorsque les rigueurs des saisons leur rendaient le pâturage impossible ou insuffisant.

Ces animaux, réduits à l'état sauvage, ont joui d'une bonne santé; les brebis ont donné des agneaux qui ont parfaitement réussi, et leurs laines se sont trouvées si améliorées, qu'elles se sont vendues à des prix bien supérieurs à celles des animaux qui étaient soignés dans les bergeries.

J'ai lu dans le journal d'agriculture qui s'imprime à Bruxelles une objection contre le parcage à laquelle je ferai une réponse, non qu'elle offre par elle-même une difficulté de quelque importance; mais elle acquiert un certain poids par rapport au mérite reconnu de son auteur, dont les connaissances en agriculture donnent une grande autorité à ses opinions.

Il craint que les brebis du pays ne souffrent au parc par le défaut d'habitude.

Cette crainte n'est nullement fondée: dans les pays où le parc est en usage, on achète indistinctement les moutons de quelque pays qu'ils arrivent; on les établit de suite dans le parc et tous s'y portent bien. C'est bien plus, on fait parquer les agneaux de l'année qui n'ont encore que trois à quatre mois, et le parc ne nuit pas à leur santé.

DU TEMPS DE L'ANNÉE OÙ L'ON PEUT PRATIQUER LE PARCAGE ET DE CELUI OÙ ON LE PRATIQUE

En France, on commence à parquer huit jours après la tonte des brebis, qui a lieu aux environs de la Saint-Jean, c'est-à-dire vers la fin de juin; de sorte qu'on peut fixer l'époque du parcage au commencement de juillet.

On continue à parquer jusqu'à la fin d'octobre sans interruption, si l'on en excepte quelques circonstances qui obligent de faire rentrer quelquefois, pour une demi-journée ou une nuit, les moutons à la bergerie; ces accidents sont occasionnés par les approches d'un fort orage, qui ferait périr plusieurs animaux et altérerait la santé de tous, si on les laissait exposés à la violence de la tempête. Des fortes pluies prolongées pendant plusieurs jours obligent encore de tenir les animaux dans les bergeries. À ces exceptions près, le parc continue sans interruption.

La raison qui empêche de parquer avant la tonte, c'est qu'en France on ne lave point les toisons sur le dos de l'animal; on le dépouille avec tout son suint et on vend les toisons à la livre; si le suint n'existe plus, le cultivateur perd un quart au moins sur le prix de ses laines. Si les marchands étaient de bonne foi, il n'en serait point ainsi; mais ils ignorent ou feignent d'ignorer que les toisons, quoique moins lourdes, n'en ont pas moins la même quantité de laine, et qu'ils devraient indemniser le cultivateur du lavage que ses laines ont éprouvé; mais il n'en est point ainsi; j'y ai été pris, et pour avoir parqué une année dès le mois d'avril, j'ai tiré peu de chose de mes laines.

Dans les pays où on lave les toisons sur le dos de l'animal avant de tondre, on n'a pas cet inconvénient à redouter;

aussi pourrait-on parquer dès le commencement du printemps, et alors l'engrais des terres serait augmenté par deux mois de plus de parcage, c'est-à-dire d'un tiers.

On me dira peut-être que cet avantage ne serait que fictif, vu que les animaux ne fourniraient plus le fumier qu'ils donnent quand on les tient dans les bergeries, et qui équivaldrait à l'engrais du parc.

Cependant, si l'on fait attention que les pailles diminuent vers le mois de mai, que les granges sont ou vides ou prêtes à l'être, que dès le mois d'avril les troupeaux trouvent à vivre le long des chemins ou dans les champs, et qu'alors on ne les affourre plus à la bergerie, on sentira qu'ils donnent une très petite quantité de fumier; leur crottin, sec et aride, fournit peu; les urines et le suint sont perdus par le défaut de litière, et ce sont ces deux excréments qui fournissent le plus de fumier quand ils sont reçus par une litière bien fournie; conséquemment, quand rien ne s'y oppose, on gagne beaucoup pour l'engrais des champs à parquer dès le printemps. Au reste, chacun doit consulter les usages locaux sur cet article, sans faire entrer en considération la santé des animaux, qui se trouvent toujours bien de cette opération.

Quoiqu'on finisse de parquer vers la fin d'octobre, ce n'est pas une règle absolue; car, lorsque l'automne est sec, on peut continuer à parquer pendant une partie du mois de novembre, pourvu que le froid ne soit pas extrême.

Les blés étant alors semés, on parque sur les champs ensemencés; que le blé soit levé ou non il n'en souffre pas; c'est même après ce parcage que la récolte est la plus belle; j'ai souvent continué cette opération jusqu'au 15 novembre et je m'en suis très bien trouvé.

MANIÈRE DE PRATIQUER LE PARCAGE - PRÉPARATION DU TERRAIN POUR LE RECEVOIR

Le terrain sur lequel on parque est destiné à recevoir la semence du froment ou de toute autre céréale, telle qu'orge ou seigle.

Ce terrain est en jachère, trèfle ou vesce d'hiver.

Le terrain qu'on laisse en pure jachère doit recevoir un premier labour avant d'établir le parc; après que la terre a été labourée, on passe la herse pour diviser les mottes et on unit le sol avec le cylindre; alors on établit le parc sur ce champ ainsi préparé.

Quelques cultivateurs et beaucoup de bergers prétendent qu'il vaut mieux établir le parc sur un labour qui conserve toute sa rudesse que de l'unir avec la herse et le cylindre; ils donnent pour raison que les brebis sont obligées se s'espacer davantage dans un terrain motteux que dans un terrain uni, et il y a quelque chose de vrai dans cette assertion. On conviendra cependant que les mottes de terre qui sont toujours nombreuses, souvent très épaisses et fort élevées, ne sauraient être pénétrées ni par les urines ni par le suint de l'animal, qu'elles ne sauraient être brisées par le piétinement du troupeau, ce qui les prive de l'avantage du parcage, et qu'en suivant cette méthode on ne fait l'ouvrage qu'à demi. Lorsque la terre est unie, le troupeau s'entasse, il est vrai, sur l'un des côtés du parc, soit pour chercher l'abri des claies, tout faible qu'il est, contre l'impétuosité du vent, ou contre les ardeurs du soleil; mais il est facile à un berger attentif et qui connaît son état, de

Bergers d'antan



parer à cet inconvénient. Il fait de temps en temps déplacer son troupeau en l'épouvantant avec sa houlette, avec son chapeau, ou, si le troupeau s'obstine à rester à la même place, il entre dans le parc avec le plus sage de ses chiens, et alors toute résistance cesse.

Lorsqu'on veut établir le parc sur un champ où l'on a récolté du trèfle, on commence par donner un léger labour capable de mettre en l'air les racines du trèfle, on passe la herse et on parque de suite; lorsque le parc est au bout du champ, on l'enveloppe par un labour un peu plus profond et on donne, dans la saison, le labour à blé; quand ces façons ont été bien données dans les terres fortes, on est sûr d'obtenir d'excellentes récoltes de froment.

Dans les terres légères qui se divisent aisément, beaucoup de fermiers ne donnent qu'un seul labour sur les trèfles, et cela réussit assez bien; on peut cependant remarquer que les produits des champs ainsi préparés, sont toujours inférieurs à ceux qui ont reçu plusieurs labours.

Quant à la manière d'établir le parc, elle consiste à former un carré long avec des claies, parfaitement fermé; à côté de celui-là, on établit deux côtés pour un second parc qui, avec un des côtés du premier, ne laisseront au berger que le soin de fermer le devant.

Lorsque le berger veut changer de parc, il commence à déplacer du premier les claies qui lui sont nécessaires pour fermer le devant du second; il contient ses brebis avec ses chiens, et, le second parc fini, il laisse une claie ouverte pour faire entrer son troupeau et il mène ses moutons aux champs, si l'heure est venue; ou il les enferme dans le nouveau parc qu'il ferme totalement en plaçant la dernière claie.

Il pousse alors sa cabane en face du parc, en plaçant la porte du côté opposé au vent et il attache ses chiens sous la cabane, où il doit avoir de la paille pour les faire coucher.

Le berger doit être muni d'armes, soit pour épouvanter les loups, soit les voleurs; car il n'est pas rare que ces deux ennemis se présentent pendant la nuit. Aussi un berger prudent entendant ses chiens donner l'alarme ne doit point être paresseux à sortir en armes et prendre garde de se laisser approcher si ce n'est par des personnes connues, sur la probité desquelles il peut compter. Je dis qu'il doit sortir de sa cabane; car s'il se contente de crier du dedans, les voleurs approchent, soulèvent la cabane, la renversant sur la porte et ayant ainsi emprisonné le berger, ils sont les maîtres d'enlever le nombre de moutons qui leur convient.

Dès que le terrain est préparé, le berger mesure la longueur et la largeur du champ; il calcule l'étendue qu'il doit donner à son parc, soit en long, soit en large, afin que tous ses parcs soient égaux, ou que du moins la différence en soit peu sensible; après quoi il commence son opération.

Dès que le berger a commencé à parquer, il n'abandonne plus son troupeau; il est auprès de lui nuit et jour soit pour le promener dans les pâturages, soit pour le surveiller quand il est enfoncé dans le parc; cependant le matin il vient déjeuner à la ferme où il emmène ses chiens pour les faire boire et manger; à midi, il vient dîner; mais aussitôt la nuit venue, il n'abandonne plus son troupeau; on lui apporte son souper de la ferme et il reste à son parc jusqu'au lendemain. Si les loups sont communs dans le pays, s'ils font des tentatives sur le parc, le berger doit, de

temps en temps, pendant la nuit, tirer quelques coups de fusil pour leur donner l'épouvante et les empêcher d'approcher, car l'approche seule d'un loup porte l'épouvante dans le troupeau, d'où s'ensuit le plus grand désordre.

Les moutons épouvantés se jettent en masse sur le côté du parc opposé au danger, et parvenant à rompre ou à renverser les claies, ils se dispersent dans la campagne; alors le loup étrangle ou emporte ce qui lui convient et le reste du troupeau se jette dans les fermes ou les parcs qui sont dans la même plaine souvent à la distance de quelques lieues.

Cet inconvénient ainsi que plusieurs autres exigent qu'on marque avec soin son troupeau, afin de reconnaître, dans tous les cas, les individus qui peuvent s'égarer.

En conséquence, nous allons donner la manière de les marquer.

Quelques jours après la tonte, lorsque la laine a commencé à pousser, on imprime sur l'épaule gauche du mouton, les lettres initiales des nom et prénom du maître du troupeau; il faut que tout le troupeau soit marqué sur la même épaule, soit la gauche ou la droite, parce que c'est déjà un signe pour reconnaître les bêtes qui peuvent s'égarer.

On les marque en noir, en rouge, ou en bleu; il serait à propos que les propriétaires des troupeaux voisins, convinssent d'adopter chacun une couleur particulière; ce serait un second signe de reconnaissance.

Pour marquer en noir, on se sert de goudron, connu des bergers de France sous le nom de *tac*; on le fait fondre avec un quart de suif; on trempe dans ce mélange, des lettres de fer portées au bout d'une tringle de même métal, de 487 lignes des Pays-Bas de long, au bout de laquelle est un manche en bois.

Le berger présente au maître, qui ne doit confier cette opération à personne, l'épaule du mouton; le maître applique promptement et fortement l'empreinte sur l'épaule de l'animal, qu'on lâche dans la cour, pour passer à un autre, ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait marqué tout le troupeau.

Quand on veut marquer en rouge, on détrempe dans de l'huile de noix ou de lin une substance qui colore en rouge, telle que les oxydes rouges de plomb, la sanguine etc. Lorsque le mélange est fin, on ajoute du vinaigre et on applique aussitôt la marque.

Si on emploie l'indigo, on marque en bleu etc.

L'ATTIRAIL NÉCESSAIRE AU PARCAGE :

Il faut pour parquer, 1° des claies, 2° des crosses, 3° des filets, 4° une cabane, 5° un maillet.

DES CLAIES

Les claies ne sont pas construites de même dans tous les pays; aussi différent-elles par le plus ou moins de commodité, par la solidité, par la dépense, etc.

Dans certains pays, elles sont composées de bâtons tressés d'osier dans le goût des paniers ordinaires. Ces claies ont plusieurs inconvénients; d'abord elles offrent trop de prise aux vents qui, lorsqu'ils sont impétueux, peuvent les renverser et donner lieu à la dispersion du troupeau; elles offrent un abri trop marqué contre le vent et le soleil, de sorte que les animaux se tassent volontiers sur un côté du

parc et laissent une partie du sol sans engrais.

Nous ne parlerons que des claies de la Brie et de celles dont on se sert dans la Beauce, qui nous ont paru les plus solides, les plus commodes et les moins dispendieuses. Celles de la Brie sont plus riches, plus belles, mais plus coûteuses, sujettes à plus d'inconvénients que celles de la Beauce; aussi donnons-nous la préférence à ces dernières.

DES CLAIES DE LA BRIE



Parcage en Brie.

Les claies de la Brie ont au moins 3 aunes 898 lignes des Pays-Bas de long sur 1 aune 624 lignes de hauteur; elles sont formées de madriers de chêne posés verticalement de distance en distance; ceux-ci sont percés de plusieurs mortaises dans lesquelles on introduit les lames de bois de chêne larges comme les quatre doigts de la main et de 13 ½ lignes d'épaisseur; ces lames règnent d'un bout de claie à l'autre et sont assez rapprochées pour empêcher les moutons de passer leur tête dans les intervalles qu'elles laissent entre elles.

Il résulte de cet assemblage une belle et solide claie; mais elle est si lourde que le berger n'en peut porter qu'une à la fois et que le changement de parc devient pénible. Ces claies sont coûteuses parce qu'il y entre beaucoup de bois qu'on doit choisir de la meilleure qualité; ensuite l'ouvrier met beaucoup de temps à les fabriquer.

Outre cela, elles offrent une grande résistance aux vents qui, lorsqu'ils sont impétueux, peuvent les abattre, ce qui, avec ce genre de claies, n'arrive jamais sans accidents; car outre la dispersion du troupeau, quand cela arrive pendant la nuit, le poids des claies assomme ou casse les reins des animaux sur lesquels elles tombent.

DES CLAIES DE LA BEAUCE

Ces claies ont 2 aunes 598 lignes de long sur environ une aune 299 lignes de hauteur. Elles se composent de trois ridelles placées en travers, de deux montants, un à chaque bout, dans lesquels on perce trois trous de tarière pour recevoir le bout arrondi des ridelles transversales. Les ridelles sont percées à 67 lignes de distance d'un trou de tarière qui reçoit un roullon de 20 lignes de diamètre et qui traverse les trois ridelles pour fermer la claie.

Les montants doivent, surtout par le bas, excéder en longueur, la base de la claie, parce que la ridelle d'en bas ne doit pas porter à terre, vu que l'inégalité du terrain nuirait à son assiette. Les montants étant par en bas terminés en pointe, entrent un peu dans le sol ce qui suffit pour donner

à la claie une assiette solide. La partie d'en haut du montant doit être tronquée, afin que le berger puisse la frapper avec son maillet pour la faire entrer en terre, lorsque le sol endurci ne lui permet pas d'entrer par son propre poids ou par une légère pression.

Les ridelles ont 2 aunes 760 lignes de longueur, afin qu'elles puissent entrer dans les montants et laisser un espace de 2 aunes 598 lignes franches entre lesdits montants.

On trouvera dans un chapitre à part toutes les dimensions des différentes espèces.

On peut faire les ridelles avec des perches qu'on éclate en deux; elles ne sont pas aussi propres que celles qu'on débite à la scie, mais elles sont plus solides.

Lorsqu'on veut avoir un parc proprement fait, dont les claies soient bien dressées, il faut prendre le tronc d'un chêne dans la partie inférieure et le choisir sans nœuds ni branches; alors on le fait débiter à la scie et il donne de belles ridelles. Cependant, on doit toujours mettre la ridelle du milieu en bois d'éclat, parce que le fil du bois étant rompu dans les ridelles débitées à la scie, les claies qui en sont faites en entier sont sujettes à se briser en tombant de leur propre poids et quand celle du milieu est en bois éclaté elle garantit les autres.

Il faut à chaque claie deux montants. Toute espèce de bois y est propre; le chêne, le saule marceau, le frêne, etc., peuvent les fournir; on doit les couper un peu plus longs que la hauteur des claies parce qu'ils doivent la dépasser par en bas de quelques pouces, comme nous l'avons dit, pour entrer dans le sol et empêcher la ridelle inférieure de toucher la terre.

On perce les montants de trois trous assez grands pour recevoir le bout des ridelles, qu'on a arrondi, et qu'on arrête en dehors des montants par une petite cheville de bois.

On échancre les montants dans l'intervalle des trous, sur les quatre angles, ce qui leur donne de la grâce et plus de légèreté.

Pour compléter la claie, il faut des roullons en nombre égal aux trous des ridelles. On les fait avec des éclats de chêne ou de châtaignier; on les amincit par le bout inférieur suivant le diamètre du trou qui doit les recevoir. Depuis la ridelle inférieure jusqu'à celle du milieu, on leur laisse plus de force, afin qu'ils appuient la ridelle mitoyenne et l'empêchent de descendre.

Le roullon du milieu de la claie doit être tronqué ou dévié de manière à laisser sur le haut de la claie un vide capable de recevoir le bras du berger qui, par ce moyen, peut charger sur son épaule quatre à cinq claies à la fois, ce qui diminue ses courses et abrège son travail.

Ces claies coûtent en Beauce, où le bois est cher par rapport au voisinage de Paris, 2 florins 12 cents des Pays-Bas, lorsque le charron les fournit; lorsqu'on a le bois et même lorsqu'on l'achète et qu'on le fait débiter, elles reviennent moins cher. Un charron peut en faire quatre par jour.

DES CROSSES DE PARC

Les croses de parc sont destinées à assujettir les claies. Le bois le plus propre à les fournir est le bouleau: on choisit de jeunes bouleaux qu'on éclate ou coupe sur leur



Bergers et bergères selon Julien Dupré



souche de manière à emporter une partie de celle-ci, ce qui donne de la force à la partie inférieure de la crosse, et empêche que la mortaise, qu'on pratique dans cet endroit, ne l'éclate.

On équarrit la crosse, on la perce dans son petit bout de deux trous qui reçoivent deux traverses éloignées l'une de l'autre d'environ 243 lignes et qui excèdent la crosse de 162 à 189 lignes de chaque côté; c'est la partie qu'on passe entre les deux claies contiguës et qui contient les deux claies en passant entre les deux montants qu'on a fait s'entrecroiser; la partie inférieure porte par terre et y est assujettie par un pieu plat qu'on nomme le taquet, qu'on enfonce dans la terre avec un maillet de bois.

Le taquet doit être fait de cœur de chêne; il doit avoir la forme d'une lame de 486 lignes de longueur; sur cette longueur, on réserve une tête excédant la mortaise de 54 à 81 lignes, afin de pouvoir le frapper avec le maillet pour l'arracher quand il est nécessaire de changer le parc.

Il est nécessaire que le berger ait toujours quelques taquets en réserve dans sa cabane, pour remplacer ceux qui se rompent ou s'éclatent, ce qui arrive souvent.

Le maillet doit être formé d'un bois dur, être bien emmanché et soigneusement enfermé dans la cabane, après que le berger s'en est servi; car, sans son secours, le berger ne peut ni établir ni changer son parc.

Nous ne pouvons pas finir ce chapitre sans faire mention d'un passage de Varron, dont on pourrait peut-être tirer un parti avantageux: «*Illæ in saltibus quæ pascuntur et a tectis absunt longe, portant secum crates aut retia, quibus cohortes in solitudine faciunt*».

«Lorsqu'on fait paître les troupeaux dans les montagnes, et qu'ils sont loin des habitations, on porte avec soi des claies ou des filets pour réunir les troupeaux dans ces lieux déserts.»

On voit par ce passage que les anciens habitants de l'Italie formaient des parcs avec des claies d'osier ou des filets; nous avons déjà exposé les inconvénients du premier moyen, mais le second, c'est-à-dire les filets, peuvent offrir des avantages qui ne sont pas à négliger: ils peuvent être moins coûteux que les claies, ils peuvent être tendus plus promptement, résister aux vents les plus impétueux, sans être renversés; les loups n'en approcheraient pas volontiers, car ils les regarderaient comme un piège; il n'y aurait qu'à chercher quelle force il faut donner aux filets, la grandeur que doivent avoir les mailles et quels sont les moyens de les tendre, ce qui serait aisé à trouver par les plus petites épreuves.

M. Grandgagnage, aujourd'hui substitut du procureur du roi à Namur, qui, l'an passé, a parcouru l'Italie en observateur attentif et éclairé, m'a assuré avoir vu ce genre de parc encore en usage dans les Apennins. Un négociant ou un savant qui aurait des relations avec l'Italie, pourrait avoir promptement les détails nécessaires pour établir ce mode de parage chez nous, ainsi que sur les avantages qu'il offre, et les dépenses qu'il nécessite.

Ceux qui liront l'article *parc* dans l'encyclopédie, s'apercevront qu'il a été traité par un auteur qui ne connaissait cette matière que très superficiellement, et qu'il est impossible d'établir un parc d'après les renseignements qu'il donne.

DE LA CABANE



La cabane est une des pièces les plus essentielles du parage; car si on désire que le berger soit assidu à son parc, il faut bien le loger. La cabane doit être assez spacieuse pour que le berger y soit couché à son aise; elle doit être assez légère pour qu'il puisse lui seul la changer de place; assez bien fermée pour que le vent ne l'importune pas dans son lit et qu'il y soit à l'abri de la pluie. Les bois dont elle se compose doivent être bien choisis et peints tous les ans avec soin; sans cette précaution, le soleil les fait tourmenter, ils se fendent bientôt, font des jours qui incommode le berger, et la pluie mouillant et pénétrant les pièces ainsi fendues, les font périr bientôt et obligent de construire sur nouveaux frais.

Pour établir une cabane solide et commode, il faut que la charpente soit composée de pièces de cœur de chêne ou de frêne débité depuis plusieurs années. Nous allons parler en détail de chacune des pièces qui doivent entrer dans sa construction.

Les premières sont les limons, qui forment le fond de la cabane, en portent le poids, soutiennent l'effort des vents et constituent sa principale solidité. Ils doivent avoir la longueur et l'épaisseur indiquées dans le dernier chapitre. Pour se procurer de beaux limons, on prend une pièce de chêne ou de frêne d'une longueur convenable, pliée à l'un des bouts; on la refend à la scie, et par ce moyen on a deux pièces parfaitement pareilles.

Je dis que l'un des bouts doit être plié en quart de cercle, parce que cette courbure diminue la longueur de l'essieu de la roue de devant, et rend le mouvement de la cabane plus facile.

Les limons doivent excéder la longueur de la cabane par les deux bouts, en avant de tout le diamètre de la roue, plus le jeu qui lui est nécessaire pour ne pas porter sur la cabane; en arrière d'environ 24 lignes, pour placer un banc, sur lequel le berger s'assoit, pour pousser la cabane avec son dos en appuyant les pieds contre la terre.

Ces limons étant réunis par quatre traverses, on élève un montant à chaque coin; on assoit un cadre sur les quatre montants. Sur le devant et le derrière du cadre supérieur, on élève dans la partie moyenne deux pièces de bois qui soutiennent un triangle qui forme le faite et reçoit le bout des planches qui s'inclinent des deux côtés pour former la toiture.

La toiture est composée de planches qu'on ajuste le plus près possible l'une de l'autre; on cloue ensuite un liteau sur la jointure, et on couvre l'endroit où elles se rencon-

trent, avec une lame de tôle qui empêche l'eau des pluies de pénétrer sur le faîte.

La porte de la cabane s'attache avec des pentures ou se pose sur des coulisses; cette dernière méthode paraît préférable à beaucoup d'agriculteurs. On a même imaginé de mettre deux portes, une de chaque côté, afin que si la cabane était renversée sur une des portes, le berger puisse s'échapper par l'autre.

Le bois de sapin réunit toutes les qualités requises pour ces sortes d'ouvrages; il est facile à travailler, il résiste à la pluie par la résine dont il est naturellement pénétré; il est léger, ce qui est un grand avantage, et coûte moitié moins que les bois durs.

Outre toutes ces pièces, la cabane exige trois roues, une sur le devant et deux sur les côtés, en arrière; ces roues sont soutenues par deux essieux de fer; l'essieu de devant a une tête d'un côté et un œil de l'autre; celui de derrière, qui porte les deux roues, est percé d'un œil de chaque côté.

Nous allons donner la mesure exacte de toutes les pièces qui composent un parc.

MESURE EN LONGUEUR ET LARGEUR

Nous avons dit dans un des chapitres précédents que les claies avaient trois ridelles, qui sont les trois pièces principales; elles ont la même longueur, c'est-à-dire 2 aunes 598 lignes des Pays-Bas entre les montants, plus la partie qui dépasse ceux-ci, qui doit recevoir une cheville pour les maintenir fixes dans leur position.

La ridelle du milieu a 47 lignes de longueur et 40 lignes d'épaisseur.

La ridelle inférieure et la supérieure n'ont que 40 lignes de large sur 33 d'épaisseur.

Les roulons qui doivent garnir la claie ont 1 aune 191 lignes de haut.

On les place dans les trous qui percent les ridelles, à 6 lignes l'un de l'autre.

Les crosses qui doivent assujettir les claies doivent avoir 1 aune 624 lignes de longueur, 54 lignes d'épaisseur sur toute face, un peu plus fortes en bas qu'en haut; elles sont percées par une mortaise de 67 lignes qu'on pratique dans la partie inférieure à 81 lignes de son extrémité; elle s'étend dans la longueur de la crosse.

Le taquet doit être plat depuis la tête jusqu'à la pointe, on lui donne 433 lignes de long dans sa partie plate; on lui laisse une tête de 54 ou 67 lignes.

Le bout de la crosse le plus mince, qui doit entrer dans les claies, est percé de deux trous; le premier se fait à 81 lignes du bout, l'autre à 189 lignes; on passe dans ces trous deux chevilles un peu plus grosses d'un côté que de l'autre,

afin que par ce moyen on puisse les assujettir dans les trous; leur longueur doit être de 243 lignes chacune.

Le brancard de la cabane doit avoir 2 aunes 923 lignes de long, il dépasse la cabane d'un pied en arrière et de 811 lignes sur le devant, partie où l'on place la roue antérieure.

Les limons qui forment le brancard ont 162 lignes d'équarrissage.

Le corps de la cabane a 1 aune 949 lignes de longueur et 1 aune 136 lignes de largeur; elle est couverte et revêtue de planches: celles qui forment les côtés ont 974 lignes de longueur; celles des deux bouts ont 1 aune 624 lignes dans le haut du pignon et décroissent en égout, jusqu'à la hauteur des planches latérales; celles qui forment le toit ont 974 lignes de long.

Toutes ces planches sont arrêtées par des clous sur le châssis qui est mortaisé sur le brancard; on sent que les châssis doivent avoir 974 lignes sur les parties latérales et former un pignon d'une aune 624 lignes sur les extrémités.

LES ROUES

La roue de devant a 866 lignes de diamètre; les jantes sont portées sur dix rayons.

Le moyeu a 812 lignes de longueur, 649 lignes de tour dans son milieu.

Les jantes, qui doivent être en bois d'ormeau, ont 81 lignes de large sur une épaisseur de 60 lignes.

Cette roue doit être montée droite.

Les roues des côtés ou de derrière, 757 lignes de diamètre; les bois, même dimension que ceux de la roue de devant, mais celles-ci doivent être inclinées en dehors comme les roues des chars ordinaires.

Leur moyeu a 376 lignes de long.

La roue de devant est maintenue et roule sur un essieu en fer qui traverse les limons: il a 1 aune 191 lignes de longueur, tête ronde d'un bout, et un œil de l'autre.

L'essieu qui porte les roues de derrière a une aune 894 lignes de long entre les deux yeux; on lui donne 54 lignes d'épaisseur et on le fait carré dans son centre; il s'arrondit dans la partie qui entre dans le moyeu des roues.

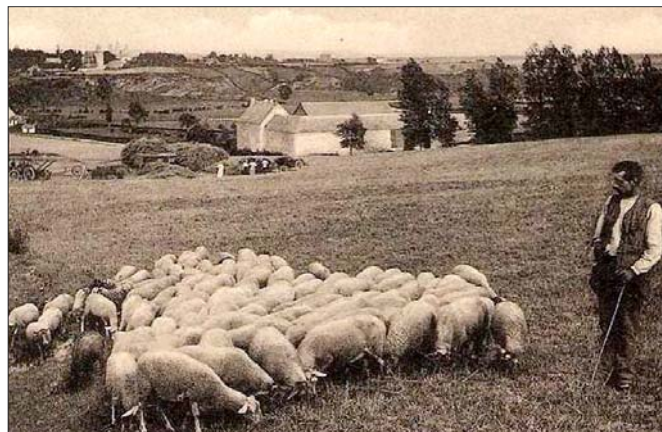
Je pense avoir mis assez d'exactitude et de clarté dans la description d'un parc de ses parties, avoir indiqué avec assez de précision toutes les précautions à prendre pour le pratiquer sans danger et pour en tirer tout l'avantage possible, pour qu'un agriculteur intelligent puisse l'établir sans l'avoir jamais vu, et qu'un charron en confectionne toutes les pièces aussi exactement que s'il avait le modèle sous les yeux.

Nota. Les dimensions décrites ci-dessus ont été indiquées en mesures des Pays-Bas, dont l'aune est égale au mètre, et la ligne au millimètre.





Berger et ses moutons devant le château du Bois-Saint-Jean (Wibrin).



Berger et ses moutons dans la région de Durbuy.



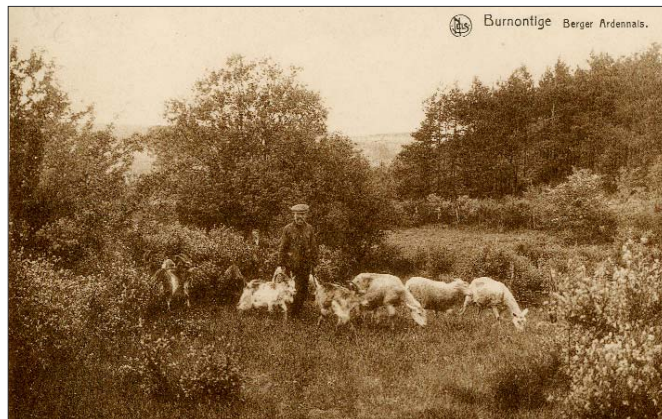
Le berger (toile d'André Mathy de Hollogne-aux-Pierres).



Gardienne de moutons dans la région de l'Amblève.



Troupeau de moutons à La Roche-en-Ardenne.



Berger ardennais à Burnontige-Ferrières.



Moutons en pâture non loin du Mont Pelé à Barvaux-sur-Ourthe.



Moutons à la Bergerie Maubuissons à Barvaux-sur-Ourthe (vers 1960).

